

MAHOMET, 571-632

Mohammed ibn'Abdallah naît à La Mecque, important noeud caravanier, capitale commerciale et religieuse de l'Arabie centrale. Devenu commerçant, il se fait remarquer par un esprit loyal et épris d'absolu. Vers l'âge de quarante ans, en 612 environ, un ange lui apparaît, lui donnant connaissance de sa mission d'apporter aux Arabes polythéistes le message du Dieu unique. Ce message, le Coran, suscita d'abord l'hostilité des riches commerçants mecquois auxquels il enjoignait de renoncer tant à leurs idoles qu'à leur vie égoïste. Persécuté, il se voit donc contraint, en 622, d'aller s'exiler à Médine avec le petit groupe de ses disciples (*Hégire*). Cette date marque le début de l'ère musulmane, car c'est à partir de ce moment que Mahomet organise la première communauté de croyants et fonde une société où la loi divine se substitue aux brutales coutumes de l'Arabie. On note d'ailleurs que les sourates coraniques données à Médine sont d'orientation nettement plus politique et juridique que celles de La Mecque, surtout mystiques et eschatologiques. Après de durs affrontements entre Médine et La Mecque, cette dernière finit par se rallier en 630.

Après un dernier pèlerinage à La Mecque, Mahomet meurt en 632, l'Arabie étant acquise tout entière à l'islam, et se préparant à le propager dans les deux tiers du monde connu.

Avec l'islam, dernière des trois religions issues du monothéisme abrahamique, Mahomet apporte aux Arabes une foi selon leur âme et leur monde. Simple comme le désert, sûre comme le chameau, plus péremptoire que le sabre.

« Là illaha illà'llah. Muhammadun Rasulù'llah » (« Pas de dieu, sinon Dieu. Mahomet est l'Envoyé de Dieu »). Deux phrases où claque l'indiscutable et toute la foi est affirmée. Nulle autre religion ne se laisse contenir et moins encore exprimer. en une confession aussi brève, fermée en la symbolique perfection de sept mots. Jamais credo ne fut si dense, ni théologie mieux ramassée en son centre anhypothétique. Si toute la foi est exposée là, c'est que n'y est posé rien que la foi, et que l'islam apparaît bien, d'emblée et essentiellement comme la forme la plus achevée du fidéisme. (Certains auteurs établissant une herméneutique des trois révélations selon les trois vertus théologiques ont pu aussi présenter assez pertinemment le judaïsme comme religion de l'Espérance. le christianisme comme religion de l'Amour et l'islam comme religion de la Foi.) A l'opposé de celle que cherchera Kant « dans les limites de la simple raison », la religion de Mahomet est maintenue dans les limites de la simple Révélation, face à laquelle il n'est pour l'homme d'autre attitude que l'humble et totale confiance ou « soumission » (sens littéral du mot islam). D'une autoritaire concision de postulat euclidien, cette profession de foi ("*shanddah*") a aussi la brutale sécheresse des conclusions ou *des* ordres qui viennent abrèger les discussions oiseuses. Elle vient trancher, radicalement, et à jamais, les hésitations morales comme les disputations théologiques, interrompre non seulement le doute mais jusqu'à la Révélation même. Mahomet se présente comme le « sceau de la Prophétie », la bouche par laquelle le Verbe est venu dire son dernier mot. Les 114 sourates du Coran viennent clore ce discours divin, le fixer en sa version définitive, parfaite (la perfection formelle du Coran, sa beauté donnée comme insurpassable, constitue l'unique miracle attestant de sa Vérité. Avant. Spinoza, Mahomet pose en quelque sorte le *Verum index sui* : le Coran est à lui-même sa propre preuve) et corrigée, lion point augmentée, mais au contraire nettoyée des erreurs de l'humaine interprétation et allégée même de tout *ce* qui y avait pu prêter, mystères trop subtils, ou dogmes trop impénétrables pour n'être pas terrains de controverses, d'errances ou d'hérésies. Pour Mahomet, excédé des échos, qu'il perçoit des querelles de Byzance, choqué de découvrir à peu

près autant de christianismes qu'il rencontre de chrétiens, monophysites, nestoriens, jacobites, etc., la Révélation est universelle parce qu'elle est simple et elle doit être simplifiée encore, ramenée à sa simplicité originelle pour retrouver son évidence et son universalité premières. L'islam va donc pourchasser l'incertain, éliminer les dogmes trop spécieux de la transmission du péché originel, de la Trinité divine (dont il se forme d'ailleurs une singulière image : Père - Fils - Vierge Marie, ceci probablement sous l'influence des chrétiens abyssins chez lesquels cette dernière, héritière d'Isis, était particulièrement vénérée), celui de la divino-humanité du Christ, etc. Egalement, faute de pouvoir résoudre ou accepter l'antinomie entre l'omniscience divine et le libre arbitre humain, Mahomet sacrifie celui-ci sur l'autel de celle-là en posant une doctrine de la prédestination qui, si elle présente le danger d'induire au fatalisme, offre surtout l'avantage d'être d'une lumineuse et numineuse simplicité. C'est que Mahomet, qui est indéniablement un mystique, et manifestement un législateur, n'est guère théologien, moins encore métaphysicien. A l'évidence, il se méfie des idées, pressentant peut-être leur parenté avec les idoles, qu'elles n'en seraient que les sœurs abstraites subtiles et donc plus pernicieuses. Or la chasse aux idoles est l'obsession majeure de Mahomet et corrélativement l'idée de l'Unicité (*Tawhid*) de Dieu, le pilier central de l'Islam.

L'on doit revenir à la profession de foi, dont la moindre des singularités n'est pas de s'ouvrir sur une négation, et quelle négation! « là ilàha » (« Il n'y a pas de dieu »), rien n'est divin, les idoles sont renversées, les pierres, les sources ne sont plus sacrées, le ciel est vide. Alors en ce vide, ce soudain silence du monde, et la stupeur où il plonge l'esprit, éclate d'autant plus fort le nom formidable de l'Unique : « illeLlah » (« Sinon Dieu »). Moteur à deux temps, la *shahàdah* n'exclut le divin que pour affirmer Dieu avec plus de puissance. Elle présente d'abord l'apparence de la théologie négative des Pseudo-Denys, Maître Eckhart ou Nicolas de Cues, mais c'est pour mieux se révéler théologie tonnante. Le « Dieu est Dieu, nom de Dieu ! » de Maurice Clavel n'en serait pas une mauvaise traduction, tout au moins quant à la véhémence et radicale affirmation de la Transcendance (*lahùt*) divine, que nulle religion sans doute ne pose plus fermement. Dieu est Dieu, il est le seul Dieu, rien n'est divin que lui, les idoles ne sont que des pierres, Jésus n'est qu'un homme, Mahomet n'est qu'un homme. Dieu est le « tout-Autre », il est l'Absolu. Il y a Dieu, il y a l'homme. Nulle confusion n'est admise, nul passage toléré de l'un à l'autre. L'idée chrétienne d'un appel de l'homme à la divinisation (*theiosis*), Dieu s'étant fait homme pour que l'homme puisse se faire Dieu, participer à la vie divine, est l'une des plus irrecevables pour l'islam. L'homme y doit simplement attendre le Jugement dans la crainte de Dieu et la soumission à sa loi. Le Paradis est préparé pour les croyants et les justes, l'enfer pour les idolâtres et les « associateurs ». Cette affirmation centrale de la radicale transcendance de Dieu et de non-inaccessibilité aura d'importantes conséquences quant à la mystique, qu'elle condamnera à une quasi-marginalité. Car la fusion amoureuse des êtres et de leur Créateur, cette « unicité de l'existence » — *wahdat al wudjùd* — qui constitue l'essence même de la voie mystique, sera toujours suspecte aux yeux de l'orthodoxie.

Ainsi l'islam de Mahomet, en sa perfection fermée, plus compacte, plus carrée, plus assise que le *Ka'aba*, exclut-il d'emblée et toute métaphysique (la philosophie islamique se réduira souvent à des mots en marge de Platon ou Aristote) et toute mystique, comme illégitimes, impossibles intrusions en la Transcendante solitude divine.

• Le Coran. Quelques récentes traductions françaises : traduction par Denise Masson, Paris, Gallimard, 1967 ; par Claude Savary, Paris, Garnier, 1968 ; par Si Hamza Boubakeur, Paris, FayardDenoël, 1972 ; par Régis Blachère, Paris, Maisonneuve, 1972 ; par Jean Grosjean, préface de Jacques Berque, Paris, Lebaud, 1979.

Sur Mahomet : Tor Andrae, *Mahomet, sa vie et sa doctrine*, 1945 ; Régis Blachère, *Le problème de Mahomet*, 1953 ; Gaudefroy Demonbynes, *Mahomet*, 1957 ; Maxime Rodinson, *Mahomet*, Paris, 1961 ; Virgil Gheorghiu, *La vie de Mahomet*, Paris, 1970. — Sur l'Islam : Tor Andrae, *Les origines de l'islam et le christianisme*, Paris, 1955 ; Frithjof Schuon, *Comprendre l'Islam*, Paris, 1961 ; Emile Dermenghem, *Mahomet et la tradition islamique*, Paris, 1955.

Gérard BARRIÈRE.